

P 24359
D6

DMU Raúl Rangel Flores
UANL
FONDO
A. R. PUBLICA DEL ESTADO

DON JUAN.

Difficile est communia propriè dicere. -- Ho.

AVANT-PROPOS.

On trouve dans les *Mémoires sur lord Byron*, de M. Moore, de nombreux détails relatifs aux circonstances dans lesquelles les divers chants de *Don Juan* parurent successivement ; nous estimons néanmoins qu'il peut être curieux de mettre sous les yeux du lecteur quelques-uns des passages les plus remarquables de la correspondance de lord Byron à propos de ce poème.

19 septembre 1818. — J'ai fini le premier chant (composé d'environ cent quatre-vingts octaves). C'est un ouvrage dans le goût et dans le style de *Beppo* ; le succès de ce dernier poème m'a encouragé à continuer. Le nouveau s'appelle *Don Juan*, et contient un assez grand nombre de plaisanteries sur toutes sortes de sujets. Mais j'ai peur qu'il ne soit — du moins c'est l'avis de ceux qui l'ont lu — trop libre, eu égard à la chasteté de notre époque. Cependant je tenterai l'aventure, en me couvrant du voile de l'anonyme ; si cet échafautillon ne réussit pas, je m'en tiendrai là. Ce poème est dédié à Southey, en bons vers simples et *sauvages*, qui rappellent la conduite politique du lauréat.

25 janvier 1819. — Imprimez-le tout entier, à l'exception des vers sur Castlereagh, puisque je ne suis pas sur les lieux pour lui répondre. J'ai cédé aux représentations que l'on m'a faites ; ainsi donc, il est inutile de détailler mes arguments en faveur de mon propre ouvrage et de ma *poesie* ; mais je *proteste*. Si le poème est poétique, il restera ; sinon, il sera oublié. Le reste est « cuir et prunelle, » et n'a jamais eu d'influence sur aucun livre pour ou contre. L'insipidité d'une œuvre peut seule l'empêcher de vivre. Quant au *cant* du jour, je le méprise, comme j'ai toujours fait de tous les autres ridicules *fashions*, qui, si l'on n'y prenait garde, nous rendraient fardés et enluminés, comme on représente les anciens Bretons. Si l'on admet cette pruderie, il faut mettre sous le boisseau la moitié de l'Arioste, La Fontaine, Shakspeare, Beaumont, Fletcher, Massinger, Ford, tous les écrivains du règne de Charles II, en un mot, *quelque chose* de tous ceux qui ont écrit avant Pope, et beaucoup dans Pope lui-même. *Lisez-le*, ce que personne aujourd'hui *ne fait* ; faites-le, et je vous pardonnerai, quoique l'inévitable conséquence sera que

vous devriez brûler à l'instant tout ce que j'ai écrit, et tous les misérables Claudiens du jour, excepté Scott et Crabbe.

1^{er} février 1819. — Je n'ai pas encore commencé à recopier le second chant, qui est achevé, et cela, par suite de la paresse qui m'est naturelle, et du découragement qu'a produit chez moi le déluge d'eau et de lait dans lequel on a noyé le premier chant. Je leur dis tout cela, comme à vous, afin que de votre côté vous le leur répétiez ; car je n'ai rien sous la main. S'ils m'avaient dit que la poésie était mauvaise, je me serais rendu ; mais ils conviennent du contraire, et ne me chicanent que sur la moralité. C'est la première fois que j'entends ce mot sortir de la bouche d'un honnête homme ; ordinairement ce sont les fripons qui s'en servent pour masquer leurs projets. Je maintiens que *Don Juan* est le plus moral de tous les poèmes, et que si le lecteur ne peut pas en découvrir la moralité, c'est sa faute et non pas la mienne.

6 avril 1819. — Vous ne ferez pas des cantiques de mes chants ; le poème réussira s'il est spirituel (*lively*) ; s'il est stupide, il échouera ; mais je ne consentirai à aucune de vos mutilations, que je donne au diable. Si cela vous convient, publiez-le anonymement, cela sera peut-être le meilleur parti ; mais je m'ouvrirai mon chemin bravement envers et contre tous, comme un porc-épic.

12 août 1819. — Vous avez raison, Gifford a raison, Crabbe a raison, Hobhouse a raison, vous avez tous raison, et moi seul ai tort. Mais, je vous en prie, laissez-moi cette satisfaction ; coupez-moi dans le tronc et sur les branches, démembrer-moi dans le *Quarterly Review*, dispersez au loin *disjecti membra poetæ*, comme ceux de la femme du lévite ; donnez-moi en spectacle aux hommes et aux anges ; mais ne me demandez pas de faire des modifications, car je ne puis pas : je suis obstiné et paresseux, voilà toute la vérité. Vous me demandez le plan de *Donny Johnny* ; je n'ai pas de plan, je n'ai pas eu de plan, je vais où j'ai des matériaux. Mais si, comme Tony Lumpkin, « l'on me tourmente de la sorte lorsque je suis en veine, » le poème sera mauvais et je reviendrai au genre sérieux. S'il ne réussit point, je laisserai le sujet où il en est, attendu les égards que l'on doit au public ; mais si je le continue, ce sera à ma manière. Vous pouvez aussi bien faire jouer à Hamlet ou à Diggory le rôle d'un fou dans une camisole serrée, qu'empêcher ma bouffonnerie, si mon goût me porte à être bouffon ; leurs gestes et mes pensées seront absurdes ou à faire pitié, et ridiculement gênés. Eh quoi ! mais l'âme de pareilles compositions est dans leur licence même, ou du moins dans la liberté de cette licence, si l'on veut, et non pas

dans l'abus. C'est comme le jugement du jury et de la pairie, ou comme l'*habeas corpus*, une très belle chose, mais surtout dans la réversion ; personne ne veut être jugé, pour avoir le plaisir de prouver qu'il possède ce privilège. Mais trêve à ces réflexions. Vous attachez trop d'importance à un ouvrage qui n'a aucune prétention à être un ouvrage sérieux. Me supposez-vous d'autres intentions que d'avoir voulu m'amuser et amuser les autres, — écrire une satire badine avec aussi peu de poésie que possible ? voilà quel a été mon but. — Quant à l'indécence, lisez, je vous prie, dans *Boswell*, ce que Johnson, le pesant moraliste, dit de Prior et de Paulo Purgante'.

24 août 1819. — Gardez l'anonyme, et voyons venir. Si tout cela devenait sérieux et que vous vous trouvassiez vous-même dans le boubier, avouez que je suis l'auteur ; je ne reculerai jamais, et si vous faites cette déclaration, je pourrai toujours vous répondre, comme Gualimozin à son ministre : « Chacun a ses charbons. » Je désire avoir été mieux inspiré, mais, dans ce moment-ci, je suis en dehors du monde ; mes nerfs sont épuisés, et, je commence à le craindre, je suis au bout de raison.

Les autres particularités qui peuvent fournir des éclaircissements sur ce poème seront données en notes. On ne peut se faire une idée de l'animadversion et de la colère que souleva de toutes parts l'apparition des deux premiers chants. Ils furent publiés à Londres en juillet 1819, sans nom d'auteur ni d'éditeur, en un mince in-quarto. A l'instant même, la presse périodique regorgea des *judicia doctorum, nec non aliorum*.

Nous trouvons dans les conversations que M. Kennedy eut avec lord Byron à Céphalonie, quelques semaines avant la mort du poète, les paroles suivantes : « Je ne puis concevoir, dit lord Byron, pourquoi l'on a toujours voulu identifier mon caractère et mes opinions avec celles des personnages imaginaires qu'en ma qualité de poète j'avais droit et liberté de créer. »

« — L'on n'aura certainement pas égard à votre réclamation, » lui dis-je. « L'on est trop disposé à croire que vous vous êtes peint vous-même dans *Childe-Harold*, *Lara*, *le Giaour* et *Don Juan*, et que ces caractères ne sont que les acteurs chargés d'exprimer vos sentiments personnels. »

« — En vérité, » répliqua-t-il, « l'on me traite avec une grande injustice, et l'on n'a jamais agi de cette façon envers aucun poète ; même dans *Don Juan*, j'ai été méconnu complètement. Je prends un homme vicieux, sans principes ; je le conduis à travers les rangs de cette société, dont les dehors brillants cachent des vices secrets ; et

certainement j'ai affaibli la vérité et adouci les teintes de mes tableaux. »

« — Cela peut être vrai ; mais la question est de savoir quels ont été votre but et vos motifs pour ne peindre que des scènes de vice et de démenée. »

« — C'a été d'arracher le manteau sous lequel la société, à force de mensonges et de dehors, dérober la vue de ses vices, et de montrer le monde tel qu'il est. »

FRAGMENT

TROUVÉ SUR LA COUVERTURE DU MANUSCRIT DU CHANT PREMIER.

Plût à Dieu que je fusse devenu poussière, comme il n'est que trop vrai que je suis un composé de sang, d'os, de moelle, de passions et de sentiment ! — Alors, du moins, le passé serait passé sans retour, — et quant à l'avenir..... — (Mais j'écris ceci en trébuchant, ayant bu avec excès aujourd'hui, si bien qu'il me semble que je marche la tête en bas). Je disais donc..... — que l'avenir est une affaire sérieuse, — de sorte que..... — De grâce, — donnez-moi du vin du Rhin et de l'eau de Seltz !

DÉDICACE².

I.

Robert Southey, tu es poète, — poète lauréat, et le représentant de toute la race poétique ! Il est vrai que tu as fini par passer dans le camp des tories, ce qui n'est pas rare par le temps qui court. — Et maintenant, mon épique renégat, que fais-tu ? Tu es sans doute avec les lakistes, tant ceux qui sont en place que ceux qui n'y sont plus ; nids d'oiseaux harmonieux, semblables, à mon sens, aux « vingt-quatre merles dans un pâté ; »

II.

« Lequel pâté ayant été ouvert, tous les merles se prirent à chanter » (cette vieille légende et cette similitude nouvelle sont ici parfaitement de mise) ; plat succulent, bien digne d'être servi au roi, » ou au régent, grand amateur de sem-

blables morceaux. — Et voilà-t-il pas Coleridge lui-même qui vient de prendre sa volée, en vrai faucon, il est vrai, empêtré dans son capuchon, — et qui s'est mis à expliquer à la nation sa métaphysique ! — Je serais charmé qu'il voulût bien nous expliquer son explication³.

III.

Tu sais, Robert, que tu es tant soit peu insolent, dans ton dépit de ne pouvoir primer tous les gazonilleurs d'ici-bas, et rester le seul merle du pâté ? Il en résulte qu'après d'impuisants efforts tu retombes épuisé, comme le poisson volant qui s'abat mourant sur le tillac d'un navire. Tu cherches à voler trop haut, Robert, et ton aile desséchée ne pouvant te soutenir, tu ne tardes pas à dégringoler.

IV.

Et Wordsworth, qui, dans une *Excursion* passablement longue (cinq cents pages in-quarto, si je ne me trompe), nous a donné un échantillon de l'immense version de son nouveau système, bien propre à embarrasser les sages. C'est de la poésie, — il l'affirme du moins, — et qui peut passer pour telle pendant la canicule. Celui qui la comprendra serait à même d'ajouter un nouvel étage à la tour de Babel.

V.

Si bien, messieurs, qu'à force de vous isoler de toute compagnie meilleure et de vous borner exclusivement à votre conclave de Keswick⁴, il s'est opéré une mutuelle transfusion de vos intelligences, et vous êtes arrivés enfin à cette conclusion des plus logiques : que la poésie n'a des palmes que pour vous. Il y a dans cette idée quelque chose de si étroit, qu'il serait à désirer que vous voulussiez bien échanger vos laes contre l'Océan.

VI.

Je ne voudrais pas imiter cette pensée mesquine, ni donner à mon égoïsme l'empreinte d'un vice aussi bas, pour toute la gloire que votre conversion vous a rapportée : car l'or n'a pas dû être le seul prix dont elle ait été payée. Vous avez reçu votre salaire : est-ce pour cela que vous avez travaillé ? Wordsworth occupe un emploi⁵ dans l'exercice⁶. Il faut avouer

que vous êtes de grands misérables, — ce qui n'empêche pas que vous ne soyez poètes, et assis sans conteste sur la colline immortelle.

VII.

Que sur vos fronts les lauriers cachent l'impudence, et peut-être aussi un reste de rougeur vertueuse ! — Gardez-les : — je ne veux ni de vos palmes ni de vos fruits ; — et quant à la gloire que vous voudriez accaparer ici-bas, la carrière est ouverte à tous, et quiconque possède le feu sacré peut la parcourir. Scott, Rogers, Campbell, Moore et Crabbe, débattent avec vous cette question dans la postérité.

VIII.

Pour moi, dont la muse va simplement à pied, je n'irai pas vous attaquer sur votre cheval ailé. Puisse votre destinée vous accorder, quand il lui plaira, la gloire que vous enviez et le talent qui vous manque ! Rappelez-vous qu'un poète ne perd rien pour rendre pleine justice au mérite de ses confrères, et que se plaindre de l'injustice du présent n'est pas un titre assuré aux éloges de l'avenir.

IX.

Celui qui lègue ses lauriers à la postérité (et c'est un héritage qu'elle s'empresse rarement de revendiquer) en est presque toujours assez médiocrement pourvu, et son témoignage à cet égard lui est plus nuisible qu'utile. Si l'on voit çà et là quelque phénomène glorieux surgir, comme Titan, de l'immersion de l'Océan, la plus grande partie des appelants va — Dieu sait où ! car lui seul peut le savoir.

X.

Si, dans les jours mauvais, Milton, poursuivi par la calomnie, en appelait au temps pour le venger ; si le temps, prenant en main sa vengeance, a dévoué à l'exécration ses persécuteurs, et fait du nom de Milton l'équivalent de sublime, c'est que, lui, il ne s'était pas renié lui-même dans ses chants ; il n'avait pas fait de son talent un crime ; après avoir flétri le père, il n'avait pas encensé le fils ; mais, ennemi des tyrans, il était mort comme il avait vécu.

XI.

Ah ! si le vieil aveugle, — sortant de sa tombe, comme Samuel, venait de nouveau, par ses prophéties, glacer le sang des rois, ou s'il pouvait revivre, blanchi par les années et le malheur, avec ses yeux éteints et ses filles sans cœur, — épuisé, — pâle⁷ — indigent, adorerait-il un sultan ? obéirait-il à l'eunuque intellectuel Castlereagh ?

XII.

Scélérat patelin, au sang glacé, au doucereux visage, il a trempé ses mains jeunes et délicates dans le sang de l'Irlande ! Puis, sa soif de carnage réclamant un plus vaste théâtre, il est venu s'abreuver aux rives d'Albion ! Le plus vulgaire des instruments que la tyrannie pût choisir, il a tout juste assez de talent pour allonger la chaîne que d'autres ont rivée, et pour présenter le poison qu'une autre main préparera.

XIII.

Orateur, il a pour toute éloquence un fatras si ineffablement, si légitimement stupide, que ses plus grossiers flatteurs n'osent la louer, et qu'elle n'excite même pas le sourire de ses ennemis, c'est-à-dire de tous les peuples. Pas une étincelle ne jaillit par mégarde de l'incessant travail de cette meule d'Ixion, qui tourne et retourne toujours, offrant au monde le tableau de tourments sans fin et d'un mouvement perpétuel.

XIV.

Ouvrier maladroit, même dans son dégoûtant métier, il a beau rapetasser et raccommoder, toujours son travail laisse quelque lacune dont ses maîtres s'effraient : des états à mettre sous le joug, des pensées à comprimer, une conspiration ou un congrès à organiser ; — forgeant des chaînes au genre humain, il confectionne l'esclavage, remet à neuf les vieux fers. La haine de Dieu et des hommes forme son salaire.

XV.

Si l'on doit juger de la matière par l'intelligence, énérvé jusqu'à la moelle, cet être inerte et neutre n'a que deux ob-

jets en vue : servir et ployer. Il s'imagine que la chaîne qu'il porte peut s'adapter même à des hommes. Ses maîtres nombreux ont en lui un nouvel Eutrope⁸ : — aveugle au mérite comme à la liberté, à la sagesse comme à l'esprit; ne craignant rien, — par la raison qu'il n'y a point de sentiment dans la glace. Il n'est pas jusqu'à son courage que la stagnation n'ait fait passer à l'état de vice.

XVI.

De quel côté porter mes regards pour ne point voir ses entraves, car jamais il ne me les fera sentir? — Italie, ton âme romaine, un moment réveillée, est retombée abattue sous le mensonge que ce mannequin politique a soufflé sur toi⁹! Le bruit de tes chaînes et les récentes blessures de l'Irlande trouveront une voix, et parleront pour moi. — Il reste encore à l'Europe des esclaves, — des alliés, — des rois, — des armées, et Southey pour chanter tout cela en pitoyables vers.

XVII.

En attendant, — baronnet lauréat, — je te dédie ce poème, en langage simple et sans art. Si je ne prêche pas en vers adulateurs, c'est que, vois-tu, j'ai gardé mon *uniforme*¹⁰; j'ai encore à faire mon éducation politique; et puis l'apostasie est tellement à la mode, que conserver sa foi est une tâche véritablement herculéenne. N'est-il pas vrai, mon torv, mon ultra-Julien¹¹?

Venise, 46 septembre 1818.

DON JUAN.

CHANT PREMIER¹².

I.

J'ai besoin d'un héros, besoin fort extraordinaire dans un temps où chaque année, chaque mois, nous en produit un nouveau, jusqu'au moment où, son charlatanisme ayant rempli les gazettes, le siècle s'aperçoit que ce n'est pas le héros véritable. Je me soucie fort peu de ces gens-là... Je

prendrai donc notre vieil ami don Juan. — Nous l'avons tous vu, dans la pantomime, envoyé au diable un peu avant que son temps ne fût venu.

II.

Vernon¹³, le boucher Cumberland¹⁴, Wolfe¹⁵, Hawke¹⁶, le prince Ferdinand¹⁷, Granby¹⁸, Burgoyne¹⁹, Keppel²⁰, Howe²¹, ont fait parler d'eux dans leur temps, soit en bien, soit en mal, et ont servi d'enseigne comme aujourd'hui Wellesley²². Chacun d'eux défile à son tour, comme les monarques de Banquo, tous suivants de la gloire, tous enfants d'une même mère²³. La France aussi a eu Bonaparte et Dumouriez, dont le souvenir est consigné dans le *Moniteur* et le *Courrier*.

III.

Barnave, Brissot, Condorcet, Mirabeau, Pétion, Cloutier, Danton, Marat, La Fayette, ont été des Français célèbres, comme chacun sait. Il en est d'autres encore dont on a gardé le souvenir : Joubert, Hoche, Marceau, Lannes, Desaix, Moreau, auxquels on pourrait joindre un grand nombre d'autres guerriers très remarquables dans leur temps, mais dont les noms ne s'adaptent nullement à mes vers.

IV.

Il fut un temps où Nelson était pour la Grande-Bretagne le dieu de la guerre; il devrait l'être encore, mais le cours des choses a changé : on ne parle plus de Trafalgar; ce nom est paisiblement relégué dans l'urne de notre héros. C'est maintenant l'armée qui est populaire, ce qui n'arrange guère les marins. D'ailleurs le prince a une prédilection spéciale pour le service de terre, sans plus se souvenir de Duncan, Nelson, Howe et Jervis.

V.

De braves guerriers vivaient avant Agamemnon; il y en a eu d'autres depuis. Il s'est trouvé des hommes vaillants et sages comme lui, sans lui ressembler en tout; mais ils n'ont point brillé dans les pages du poète, et c'est pourquoi on les a oubliés. — Je ne fais le procès à personne, mais, dans le siècle actuel, je ne trouve aucun héros qui convienne à mon